

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL,
Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX
de
L'ABONNEMENT
3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 30.—Prise de Cerdagne (Espagne) par le général Westerman (1793.)

MONTEVIDEO.

Demain, 30 août, comme trois ouvriers de l'imprimerie sont obligés d'assister aux exercices, que Ste-Rose est la patronne des Amériques, nous ne publierons qu'un supplément.

A demain la suite des tables de sang.



Nul Billet de recouvrement du Patriote pour le mois d'août ne devra être payé, s'il n'est revêtu de ma signature et de l'empreinte de cette vignette.

Jh. REYNAUD.

M. Joseph REYNAUD a publié hier, dans le PATRIOTE FRANÇAIS, un avis qui peut faire suspecter la bonne foi du rédacteur et des employés du journal; je dirai que cet avis a été motivé par une décision de M. le juge-de-peace Idefonso Champagne, décision d'après laquelle M. Reynaud doit remettre à M. Francisco Rendon les billets d'abonnement signés de sa main, afin que le dit sieur Rendon veuille au paiement des ouvriers.

A cette occasion, le rédacteur du PATRIOTE FRANÇAIS, usant de son droit, déclare qu'il ne sera plus l'associé de M. Reynaud, à partir du 1^{er} septembre, et qu'il est prêt à régler avec lui le compte d'association.

Un journal nouveau, rédigé par le rédacteur actuel du PATRIOTE FRANÇAIS, paraît le 1^{er}.

FEUILLETON.

VASILIKI DE LUSIGNAN,
OU
LA DERNIERE MELUSINE.

TROISIEME SCENE.

UN TRANSFUGE
(Suite.)

— Sans difficulté. Nous forcerons la place à capituler ou bien nous y entrerons par la brèche. Et dans tous les cas nous raserons ce repaire, cette caverne de traîtres et de huguenots.

— Vous raserez Lusignan, fit Hercule indigné! Mais quel est l'audacieux qui oserait toucher à ces murailles, au manoir de tant de héros, au berceau de tant de rois?

— Ah! tout passe, vieillard, les nobles maisons et les châteaux imprenables, répliqua Saint-Gelais en quittant son travail,

septembre sous ce titre : LA FRANCE. La politique sera la même qui a été suivie depuis quatre mois. J'ai seul travaillé au journal depuis cette époque; j'espère que le public m'en tiendra compte.

A. DELACOUR.

Montevideo, 30 août 1843.

Nous avons promis à nos lecteurs de ne jamais négliger les intérêts français, d'être attentifs à tous les bruits pour les expliquer, de faire enfin tout ce qui dépendra de nous pour favoriser et soutenir la cause que nous avons toujours défendue, celle de nos compatriotes et de la République Orientale, également menacés par le fameux SYSTEME AMERICAIN. Nous croyons être resté fidèle à la ligne de conduite que nous nous étions tracée, et nous nous sommes réjoui de la puissante unité qui fait la force véritable de la légion française.

On se rappelle, en effet, avec quel enthousiasme commencèrent les premières réunions; on se rappelle cet entraînement produit par notre MARSEILLAISE, et cette unanimité, qui ralliait sous nos glorieuses couleurs tant de volontaires armés pour leur défense. On se rappelle cette exaltation des esprits qu'il était si difficile de modérer, et qui s'est changée cependant à la voix de chefs persévérants, en un amour tout militaire de l'ordre et de la discipline. L'administration et le service de cette légion nouvelle se sont regularisées avec promptitude; les défenseurs de la paix et de la liberté ont compris que l'union faisait la force, et ils ont formé un faisceau, dont les parties sont étroitement unies, et se pretent un appui mutuel.

En Europe, en France, ce qui donnera à

— Vous dites bien, messire, les nobles maisons et les châteaux imprenables; car sous ces murailles s'enseveliront les derniers Lusignan qui méritent de porter ce nom.

— Y aurait-il des Lusignan parmi les seigneurs de la garnison, demanda vivement l'ambassadeur?

— Oui, oui, sans doute; des Lusignan pour attaquer la place, des Lusignan pour la défendre: n'est-ce pas le sort des guerres civiles?

Le diplomate sourit avec dédain.

— Quels sont-ils donc? reprit-il. Ah! je devine; quelques nobles Larochehoucault, sans doute, de Couhé, de Parthenay ou de Châteauneuf! De misérables gentilshommes campagnards, qui s'enorgueillissent, du haut de leurs nids à corbeaux, de faire partie des soixante-sept nobles maisons des endues de Melovée?

— Tu railles les descendants de Mélusine, je crois, fit le comte Hercule en fronçant le sourcil. Mais n'es-tu pas Lusignan, toi aussi, baron de St Gelais?

— Moi, répliqua Louis... oh! non... je n'aspire point à l'illustration d'une semblable origine. Quand la vengeance

l'armement français un caractère sérieux, politique et d'une importance singulière, c'est précisément cette unité, cet ensemble, cet union. Un armement fractionné eût semblé de loin l'œuvre de quelques spéculations individuelles.

Nous insistons sur ces idées, non point parce que nous les avons émises, et que nous nous plaignons à nous répéter; mais parce que certains bruits, sans consistance, nous le croyons, se sont répandus sur la formation prochaine d'un nouveau corps de volontaires français, avec des conditions pécuniaires spécifiées d'avance, à ce que l'on dit. Nous sommes convaincu que le gouvernement oriental n'acceptera pas de pareilles offres, s'il est vrai qu'elles lui soient faites. Cette nouvelle création exciterait naturellement des rivalités et des reproches qui nuiraient à la concorde et à l'harmonie générale; cette nouvelle création détruirait le mouvement spontané qui adonne tant de mérite et tant de portée à l'armement français. Elle donnerait à l'armement une apparence fautive, que nous serions les premiers à déplorer.

Nous sommes tranquille de ce côté, par les raisons que nous venons de déduire, et nous saisissons cette occasion de déclarer à tous et pour tous, que la mission acceptée par nous est de soutenir, quand même, les intérêts des Français de Montevideo et de la République Orientale. L'armement dont on nous a parlé nous paraît une impossibilité, une mesure impolitique; le gouvernement oriental est trop intelligent, trop sévère, trop franc, pour l'accepter; nous sommes persuadé que nous combattons un bruit sans fondement.

X.

du roi menace le berceau de leurs familles, et qu'ils ont besoin de moi pour le défendre, le préserver de sa ruine, ils me reconnaissent Lusignan, ces hauts barons que j'ai nommés. Vois plutôt, poursuivait-il en étalant aux yeux du vieillard un paquet de lettres: ils m'ont tous écrit depuis huit jours, ils me conjurent d'employer mon crédit à la cour en faveur du manoir de nos ancêtres; ils se plaisent à énumérer mes titres. A messire Louis de Lusignan, disent-ils, sieur de Saint-Gelais et de Lansec, baron de la Motte-Saint-Héraye, ambassadeur ordinaire de sa majesté très chrétienne, et conseiller en son conseil privé... Mais lorsqu'on m'offrit après la journée de Montcontour le commandement de la compagnie des cent gentilshommes, et qu'il me fallut pour l'accepter prouver six générations d'ancêtres nobles, oh! ce fut bien autre chose. Ils remirent ma parenté. Ils osèrent me dire en face que les premiers chefs de mon nom et de mes armes étaient Lusignan, il est vrai, mais qu'issu de bâtards sans doute, d'usurpateurs félons du de vils roturiers, je ne pouvais me justifier le descendant de ces premiers fils de Mélusine,

VARIÉTÉS.

Le danger d'égarer une lettre à la poste, ou beaucoup de bruit pour rien.

Un avocat de Bordeaux, étant allé passer les vacances aux Pyrénées, avait confié la garde de sa maison à un homme de peine, qui venait chaque jour épousseter les meubles et la bibliothèque, établir des courans d'air dans les appartemens, et se coucher enfin, après avoir fait sa ronde, dans le cabinet même du jurisconsulte, en compagnie de Barthole, de Cujas, etc., etc., et de tous les grands légistes en us qui ont écrit sur les lois romaines.

Au bout d'un mois et demi, notre avocat dut dire adieu à son existence de touriste dans les montagnes. Il avait composé des ballades au bord des torrens et sur des pics aigus, inspiré par la beauté des sites et par le souvenir de Despourrins, l'illustre poète béarnais; il avait terminé ses courses archéologiques, fouillé toutes les ruines, bu à presque toutes les sources ferrugineuses de la contrée. Le moment était arrivé de regagner ses pénates, d'aller caresser de la main les nombreux et prosaïques dossiers qui gissaient dans un coin pour le bonheur des clients, de recommencer, dans la salle des Pas-Perdus du Palais-de-Justice, ces promenades géométriques et monotones qui sont, pour messieurs du barreau, l'une des épines du métier.

M.*** expédie donc une lettre, la veille de son départ, à son homme de confiance de Bordeaux, afin que celui-ci se trouve à son poste. La missive est jetée dans la boîte aux lettres, mais elle s'égaré en route et elle ne parvient pas à l'adresse indiquée. M.*** s'éloigne le lendemain, à petites journées, de Bagnères; il flâne à Toulouse; il flâne à Agen; puis il arrive tout d'un trait à Bordeaux par bateau à vapeur, vers huit heures du soir, dimanche dernier. Il se hâte de gagner son domicile; mais, ô surprise! le gardien est absent: tous les appartemens sont hermétiquement fermés. M.*** ne se déconcerte pas; il va tranquillement souper dans une hôtellerie; il demande un lit, on lui répond qu'ils sont occupés par des voyageurs qui viennent tenir la foire d'octobre. Notre légiste court d'hôtel en hôtel; même réponse partout: les forains ont tout envahi.

M.*** revient chez lui l'oreille basse, les yeux engourdis, les jambes fatiguées. Peut-être le gardien serait-il rentré? Cruelle déception! la maison est encore vide et silencieuse. M.*** prend alors un parti désespéré. Il appelle un serrurier; assisté d'un voisin, il fait bracher sa porte; onze heures du soir sonnaient à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville; M.*** se couche et ne tarde pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Vers onze heures et demie, le gardien, nullement instruit de l'arrivée du propriétaire (l'administration des postes n'avait pas jugé à propos d'envoyer la lettre de M.***), rentre pour se coucher; il essaie d'ouvrir avec son passe-partout, la porte résiste; les verroux ont été placés par derrière. La tête de ce malheureux se monte; il se frappe la poitrine en signe de désespoir; il lui semble entendre les rossignols qui jouent dans les serrures, les

parce qu'il existe dans ma généalogie une lacune d'un siècle et demi entre Charles de Saint-Gelais, le plus vieux de mes ancêtres reconnus, et Hugues, le dernier des barons de mon titre certainement issu de la maison de Lusignan. Et si j'obtins ma compagnie, je la dus à l'amitié de mon auguste élève, messire, lequel me fit grâce d'une génération. Le plus ancien de mon humble famille, c'est donc Charles Ier, parvenu l'on ne sait comment à la baronnie de Saint-Gelais, et mort en 1340, vassal du duc de Guyenne et comte de Poitou. J'ai accepté ma généalogie ainsi restreinte. C'est tout ce que le juge d'armes de l'ordre a pu faire en ma faveur, sans offenser l'orgueil de nos modernes Mérovingiens.

La respiration du baron sifflait entre ses lèvres pâles et tremblantes; il froissait dans ses doigts sa frise de dentelle Hercule. La tête soucieuse et penchée, le menton serré entre le pouce et l'index de sa main droite, semblait réfléchir profondément. Il se rapprocha de l'agent de Catherine, et d'un ton confidentiel:

—Ainsi donc, lui dit-il, monsieur de Lansac, votre crédit suffirait à sauver Lusignan?

meubles qu'on enfonce, l'or et l'argent que l'on met dans les sacs. Plus de doute! les voleurs pillent la maison de l'avocat.

Oh! les voleurs! les voleurs! comme ils sont dégénérés! ils paient de la plus noire ingratitude les services de messieurs du barreau; ils volent sans honte et sans vergogne les défenseurs généreux dont le talent les a si souvent sauvés du bûcher: cette conduite est inqualifiable!— Telles étaient les réflexions du pauvre gardien, qui arpentaient la rue de long en large, en faisant des rapprochemens entre le vol récent et hardi dont M. de Chancel, l'ancien bâtonnier, a été victime, et celui qui s'accomplissait à l'instant même, avec les mêmes circonstances, au préjudice de M.***

Passé un quidam. Il s'informe du motif des lamentations du gardien; il l'engage à avertir promptement la police, mais la police n'aime pas à se déranger; elle questionne le gardien, le tourne et le tourne en tous sens, l'adresse de Ponce à Pilate. Une grosse heure s'écoule; enfin la police se met en route, et, suivie de quatre hommes et un caporal, elle se frotte les mains et rit sous cape à l'idée de saisir les voleurs en flagrant délit. Il paraît que la police comptait sans l'agilité et la prestesse de MM. les artistes à la tire.—Dans une heure, les voleurs auraient eu le temps de tourner les talons et d'emporter la maison sur leur dos!

Quoi qu'il en soit, la maison est cernée par quatre hommes et un caporal. M. le commissaire frappe: rien! il frappe de nouveau: rien! Au nom du roi! au nom de la loi! ouvrez!.. Va t'en voir s'ils viennent!—Les coups redoublent; les voix des quatre hommes et du caporal se joignent à celle du commissaire; les pieds et les crosses de fusil vont leur train contre la porte. M.*** reste sourd à tout ce bruit; il dort plus profondément que jamais.

Cependant les voisins, qui avaient le sommeil plus léger que celui de l'avocat, hasardent leur nez à la fenêtre: M. Fricot, avec son bonnet de coton; madame Beccassin, avec son pet-en-lair; qui en chemise, qui en caleçon, etc., etc.; il serait trop long de décrire la toilette plus qu'originale de ces bons citoyens, réveillés en sursaut par ce vacarme infernal, et faisant des conjectures à perte de vue sur un événement si peu ordinaire dans le quartier le plus paisible de la ville.

Le commissaire, avec les quatre hommes et le caporal, pestaient, jurèrent, maugréaient et cherchaient à ébranler la porte de M.***. A la fin, M. le commissaire se ravise, il interpelle les voisins qui commençaient à se menacer du poing, tant la conversation qui avait tourné à la politique était devenue chaude.

Le commissaire.—Eh! eh! citoyens, vous faites un tapage de tous les diables. Venez prêter main forte à l'autorité.

Fricot.—Pourquoi donc? Est-ce que les alliés sont là?

Le commissaire.—Il s'agit bien des alliés! les voleurs se sont introduits chez M.***

Madame Beccassin.—Ah! le cher homme! ils l'auront assassiné!

Le commissaire.—Mais M.*** est absent!

—Peut-être, répliqua Saint-Gelais. Mais j'aurai raison de l'orgueilleuse famille qui m'a repoussé; je renverserai ces tours dont elle est si fière; son blason pourrira sous l'herbe, et le père foulera de son pied de mauve la pierre d'où pendaient les justices de ce noble donjon.

—Écoutez, messire, reprit le vieillard, ce sera une triste vengeance que la vôtre, s'il vous faut l'acheter par la destruction du manoir de vos ayeux. Je vous en indiquerai une plus noble, et cette vengeance la voici:

De toutes les branches de Lusignan, vous appartenez à la plus ancienne depuis l'extinction des barons d'Issoudun. En vous justifiant son représentant légitime, vous succéderiez aux titres de la famille avant les Foucault, les Couhé, les Parthenay, qui devraient se reconnaître vos puînés. Eh bien, je sais un homme dont l'alliance serait une reconnaissance de vos droits si solennelle, que personne n'oserait plus les contester; un homme qui pourrait, au moyen d'un mariage, faire de votre fils l'héritier des derniers Paléologue des rois de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie, des princes de Galilée, des seigneurs de Laphthar et de Chity. Vous croiriez-vous vengé, baron, par

—Il est revenu de la campagne hier soir, je lui ai donné de la lumière.

—Vos paroles sont graves, Madame; êtes-vous bien sûre de ce que vous dites?

—Très sûre, Monsieur.

—Vous avez vu M.***?

—Oui, Monsieur.

—Vous lui avez parlé?

—Oui, Monsieur.

Plusieurs voisins interpellés, font une déclaration semblable en tous points à celle de madame Beccassin. M. le commissaire les somme de descendre. On apporte des plumes, du papier et de l'encre, M. Fricot ouvre sa boutique, commissaire, soldats, témoins s'y précipitent. Une procès verbal est rédigé. M. le commissaire et les habitans du quartier y apposent leurs signatures. Tout le monde se sépare à deux heures du matin; mais, par prudence, M. le commissaire croit devoir prendre deux grandes mesures: 1.° Il place quatre hommes et un caporal sur la porte de M.***; 2.° il veut enmener le gardien en prison; mais le gardien prie, supplie M. l'officier de police de le laisser libre, et le pauvre diable en est quitte pour la peur.

Vers cinq heures, M.*** est réveillé par la voix nasillarde d'une commère du quartier: il se lève, entrouvre doucement ses jalousies. A peine a-t-il aperçu les quatre hommes et le caporal, qui gardent sa maison, qu'il se frotte les yeux et croit rêver. Revenu de son étonnement, il écoute les propos de la commère, et, à travers force exclamations des assistans, au milieu desquels péroré et gesticule madame Beccassin, il apprend l'histoire véridique et drôlatique que nous venons de raconter.

(Le Droit)

LA FEMME.

II.

DEVELOPPEMENT DE LA FEMME.

A peine éclos au soleil de la vie, la petite fille conserve pendant quelques années les apparences des petits gargons de son âge: allures vives et pétulantes, timbre de voix, gracilité des membres, indécision des formes, tout les confondra longtemps encore.

Mais, pareille à la fleur qui ne demande qu'un rayon de soleil pour épanouir sa corolle, la jeune et gracieuse créature appelée un jour à devenir mère, éprouve les premières secousses qui lui révèlent une nouvelle existence; rose virginale, elle entrouvre son calice, et elle éprouve les douloureuses prémices des nombreuses et redoutables épreuves qui l'attendent.

Une fois cette révolution opérée dans son être, son extérieur se métamorphose rapidement. La pudeur voile son front, ses yeux s'animent, puis ses cheveux croissent, son cou s'incline avec grace, ses épaules s'évasent, sa poitrine développe ses contours naissans, la taille se dessine et se cambre, les hanches s'élargissent, et toutes ses formes, plus molles, plus élégamment arrondies, prennent ce

l'illustration d'une semblable alliance, vous qu'on trouvait à peine assez noble en 1568 pour commander une compagnie de bec-de-corbin? et plutôt que d'abattre le ranoir de vos pères, n'aimeriez-vous pas mieux en solliciter la restitution de Madame Catherine et écarteler sur l'ogive de sa porte votre quadruple blason de souverain?

—Et quel est cet homme, demanda messire de Saint-Gelais, en se dandinant avec un air tout diplomatique d'ironie et d'incrédulité!

—Avez-vous entendu parler du comte Hercule de Lusignan, fit le vieillard?

—Du comte Hercule de Lusignan, répéta Guy de Lansac en cherchant à rappeler ses souvenirs?... Ah! vous voulez parler je pense d'un vieux fou, qui a introduit dans la capitainerie du roi les gens du baron de Frontenay?

—Précisément, messire. Ce vieux fou rendra, si vous le voulez, votre maison plus noble que la noble maison de France... ce vieux fou, en un mot, c'est moi.

Le vieillard se pencha en avant, appuya ses coudes sur les bras de sa chaise; son front se rida; sa voix devint grave et profonde. (La suite au prochain numéro.)

caractère particulier que l'on admire dans la Vénus de Médicis.

Mais, hélas ! les années, dans leur vol rapide, déjà s'accablent sur sa tête, — elle touche à son été, époque mélangée de délices douteuses et d'angisses trop réelles ! Dépositaire du fruit qu'elle sent bondir dans son sein, l'heure approche où la jeune mère entendra son précieux fardeau mêler ses premiers vagissements à ses derniers cris de détresse !

Et c'en est fait. . . . Adieu fraîcheur, jeunesse et beauté ! les ans poursuivent leur course avec une effrayante rapidité, les traits se décomposent, les cheveux blanchissent, le front se ride, et, comme dit La Fontaine :

Le chagrin vient ensuite, et l'on voit chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux puis. . . . l'amour !

QU'EST-CE QUE LA BEAUTE ?

Parlez d'une femme à vingt jeunes gens, s'ils ne l'ont point encore vue, je vous défie d'en trouver un seul qui ne commence par vous dire : — Est-elle jolie ?

De fait, la femme n'existe qu'à la condition d'être belle.

Plaire est sa mission. Retirez-lui ce don précieux, elle s'éclipse du monde où l'on aime. Une femme laide est une négation, une erreur de la nature, une fleur avortée, un beau fruit déformé par la grêle, un arbre qui s'est déjeté en croissant ; c'est une anomalie.

Et qu'est-ce donc que la Beauté ? la Beauté !! cette conquérante victorieuse qui pour vous traîner derrière son char, que la foule assiège, n'a d'autre soin à prendre que celui de paraître ?

La Beauté est ce qu'il y a de plus capricieux dans l'univers ! Elle varie comme les temps, comme les lieux, comme les rangs, comme les peuples, comme les provinces, comme les modes, comme les idées de chacun. . . . Ce qui est beau ici ne l'est point ailleurs ; ce qui l'est aujourd'hui le sera-t-il encore demain ? Il existe autant de genres de beautés que de manières de voir dans la tête des individus composant la vaste fourmilière qui se remue à la surface de notre planète.

Or, de nos longues méditations sur cette grave matière, il résulte que la beauté est moins telle ou telle forme que telle harmonie d'ensemble qui s'accorde avec la manière de sentir de tel individu.

Et cela est si vrai, que les femmes qui, d'après nos conventions, réunissent tous les caractères de la beauté, tout en ayant le privilège d'exciter l'étonnement général, n'ont pas toujours celui d'inspirer une affection bien profonde. — C'est un frissonnement qui ne passe pas l'épiderme.

Il est des femmes qui sont jolies avec un œil louche, un nez retroussé, de grosses lèvres et des sourcils chinois. — Qu'y a-t-il donc en elles ? — L'expression,

Et la grâce, plus belle encore que la beauté.

Tout le monde s'accorde à dire que les femmes laides sont quelquefois celles qui font naître les passions les plus ardentes et les plus durables. En effet, comme le pense La Bruyère, si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument, car il faut que ce soit par une étrange faiblesse de son amant, ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que la beauté.

NOS IDEES SUR LA TOILETTE.

La première fois qu'un jeune artiste de ma connaissance mit le pied dans un atelier de statuaire, un fort joli modèle posait en Vénus ; il fut tout surpris de rester froid comme glace.

Quelques heures plus tard, il aperçut par-derrière, non loin de lui, une jeune femme à la tournure svelte et dégagée comme l'ont les Parisiennes. Il avait plu, le ruisseau était large ; elle saute, sa robe se soulève, et lui découvre un bas de jambe. . . . délicieux ! Ce fut comme un choc électrique. — Il presse la pas. — Qu'était-ce ? Son modèle.

MORALE. — Mesdames, ne montrez jamais rien, et ne laissez entrevoir que le moins possible. Une nudité repousse ; un voile aiguillonne et stimule.

En fait de toilettes : du blanc pour tout et toujours. Rien ne poétise une femme comme la couleur du lis. Mais il ne suffit pas qu'une étoffe soit blanche, il faut encore qu'elle soit fine, légère et moelleuse. Est-il rien de ravissant comme les tissus qui s'affaissent, ondulent sur les

formes et laissent soupçonner leurs contours, comme fait un peignoir humide sur les épaules d'une baigneuse qui sort de l'eau ?

Au salon, gardez-vous des parfums ! c'est une peste ; à la promenade ; c'est un délice ; on aime qu'une femme laisse derrière elle une traînée odorante, dont l'impression vous pénètre longtemps encore après qu'elle a disparu.

LE CORSET.

La drôle de figure que ferment les dames de l'ancienne Grèce, si de retour dans ce monde elles s'entendaient dire : " Depuis que vous avez passé l'Achéron, Mesdames, la mode, non contente de faire, défaire et refaire des millions de milliards de fois la forme des vêtements féminins, s'est attaquée à celle du corps lui-même. Aujourd'hui, par exemple, pour qu'une femme soit réputée bien faite, il est d'urgence qu'à l'aide d'une machine de basin, renforcée de baleines, quelquefois même bardée de fer, elle se tord le os, se strangule la poitrine, se presse l'estomac, se mette la rate et le foie en marmolade, le tout afin qu'on dise d'elle : —

" On lui prendrait la taille entre les deux mains ! "

Et pour cette puérile gloire, elle se condamne durant toute une vie, qu'elle abrège, au supplice quotidien d'une asphyxie en détail !

Que de souffrances, bon dieu ! pour déformer le plus grotesquement du monde l'œuvre où le créateur épuisa ses plus riches trésors de grâce, d'élégance, de souplesse et d'harmonie !

Il nous sied bien d'oser ensuite nous étonner qu'il existe des peuplades sauvages où les femmes, s'imaginant aussi se rendre plus belles, se font tatouer le visage, rougir les ongles, et passer un anneau à travers les narines ! . . .

QU'EST-CE QU'UN BOUDOIR ?

Une oasis au milieu du désert. . . .

Une ville franche au milieu des grands états despotiques.

III.

DIFERENTES PERIODES DE LA VIE DE LA FEMME

PETITE FILLE.

Si, physiquement parlant, petits garçons et petites filles se confondent, pour le moral, quelles différences !

Le premier instinct qui se réveille chez la petite fille, c'est la coquetterie, coquetterie qui se déploie dans toute sa nudité, sur laquelle, en un mot, le respect humain, la dissimulation sociale n'ont encore jeté aucun voile.

Fait-elle un pis, une gambade ? a-t-elle une robe, un chapeau neufs ? est-elle debout ? assise ? à table ? au piano ? au spectacle ? à la promenade ? en toutes circonstances, en tous lieux, vous la verrez lancer à droite, à gauche, sa petite prunelle maligne, furtive et inquiète, afin de juger de l'effet qu'elle produit.

Fleur à peine éclose, elle se tourne déjà vers les hommes, comme les anémones vers le soleil.

PENSIONNAIRE.

On composerait un curieux volume, je vous jure, de tout ce qui se dit et se fait dans ces ruches bourdonnantes qu'on nomme institutions de jeunes demoiselles.

On y vient candide et ignorante jeune fille, et souvent. . .

Désir de veuve est un feu qui dévore,

Désir de nonne est cent fois pis encore.

Les nonnes s'en vont, mais les pensionnaires restent pour éterniser la vérité du spirituel distique de Gresset.

(La suite au prochain numéro.)

UN DEFI.

Il y a quelques années que, dans l'île Bourbon, sur les bords pittoresques de la rivière Ste-Anne, vivait tranquillement en famille un brave créole, nommé Porphire, que l'opinion publique signalait comme doué d'une force extraordinaire, quoique rarement il l'eût mise à l'épreuve ; aussi aussi quelques personnes revoquaient elles ce fait en doute. On le provoquait et l'on venait pour se mesurer avec lui,

ou plutôt pour qu'il justifiait aux yeux de tous la réputation herculéenne qu'il avait acquise, mais Porphire dédaignait ces provocations et savait seul le secret de sa force.

Un nommé Christophe, ancien maître d'équipage sur un vaisseau de l'état, et qui passait pour un hercule, ce dont il est orgueilleux, fut blessé de la réputation de son compétiteur, qui semblait écraser la sienne. Il se décida donc un jour à se mettre en route pour la rivière Sainte-Anne, afin de provoquer Porphire à un combat dans lequel les forces seraient appréciées et les réputations bien établies. Il fit péd-strement les douze lieues qui les séparaient de son concurrent en gloire et se présenta chez lui le matin, au moment où il allait se mettre à table pour déjeuner. Après qu'il lui eut exposé le motif de son voyage et ajouté qu'il désirait que la lutte se passât devant queques témoins, le tranquille Porphire accepta sans restriction ; mais, en honnête homme qui savait vivre, il engagea le visiteur à partager son modeste repas, l'assurant que sitôt, après, il lui donnerait entière satisfaction. Mais, ajouta Porphire ; pour vous recevoir comme je le désirerais, je trouve mon déjeuner un peu exigü ; j'avais depuis quelques jours l'intention de tuer un porc magnifique que j'ai dans mon parc ; je vais le faire saigner par mes noirs et nous mangerons du boudin tout chaud ; j'aurai rarement une aussi bonne occasion, qu'en dites vous ? — Christophe, auquel un bon déjeuner ne manquait jamais de faire plaisir, ne combattit pas la proposition de Porphire, et ils s'acheminèrent ensemble vers le parc où se trouvait l'animal. Chemin faisant, l'ex-maitre d'équipage dit au créole qu'il fallait intéresser la partie, et que lui jouait sa montre d'argent contre dix piastres, afin que l'un de deux eût un témoignage de sa supériorité physique sur son adversaire, ce qui fut accepté.

Porphire, après avoir appelé un noir, qui sans doute n'était pas présent, dit à Christophe qu'il se chargeait seul de l'affaire, et au même moment il sauta le mur d'enceinte élevé de quatre pieds, et fut droit à l'animal qui, d'un emboupoint démesuré, pesait au moins trois cents livres. Christophe, appuyé sur le mur, regardait avec surprise comment Porphire allait s'en rendre maître, lorsqu'il le vit lui asséner un seul coup de poignard sur la tête et l'étendre raide mort à ses pieds. — Tenez, M. Christophe, lui dit le créole, attrapez-le, c, au même moment, saisissant le porc d'une seule main, par une oreille, il le lança par dessus le mur du parc.

Christophe réfléchissait sur ce qu'il venait de voir. . . . Il était vaincu. Les noirs arrivèrent, on saigna le cochon aussitôt, on fit des beudins et l'on se mit à table. Le marin était rêveur. . . Il mença peu, but d'avantage et ne parla plus de pugilat.

Le déjeuner achevé, porphire lui dit : — Je suis votre homme, maintenant, Monsieur. — Mon ami, reprit Christophe, quand on a fait un aussi bon déjeuner, il est dangereux d'en compromettre la digestion. — Je vous comprends, dit le créole ; mais, comme je n'ai pas de montre, vous m'avez fait cadeau de la vôtre pour me laisser un souvenir de cette journée.

Christophe s'exécuta en apparence d'assez bonne grâce, et ne parla plus dans la suite de sa force, dont il avait fait tant de fois vanité avant cette singulière aventure.

PLUCHONNEAU aîné.

NOUVELLES DU SOIR.

Le différend momentané qui était survenu entre le gouvernement brésilien et le gouvernement oriental est aujourd'hui complètement terminé. Une entrevue a eu lieu entre M. le ministre brésilien Cansangao de Sinambu, et M. Jose Garibaldi, colonel au service de la République Orientale, des communications officielles ont été échangées à ce sujet, et toute dissidence est aujourd'hui aplaniée.

— Hier, s'est présenté un soldat de cavalerie de l'ennemi. Oribe fait toujours espérer qu'il entrera à Montevideo, l'été prochain. Nous attendons l'effet de sa menace.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 29 août.

Marseille, 15 juin, barque française *Le Juste*, 299 tx, à ordre, avec chargement général; suit pour Buenos-Ayres.

Baltimore, 9 juin, barque américaine *Active*, 332 tx, à MM. Southgate et comp., 2,700 bques de farine; suit pour Buenos-Ayres.

Ste-Catherine, 29 juillet polacre sarde *Siempre Viva*, à D. José Avegno; bois, haricots, farine de manioc et riz.

Boston, 24 juin, brick américain *Mesanger*, 213 tx., A. M. Bung, farine, marchandises diverses, rum, résine, résine, charbon, balais, tabac, etc.

Boston, brick goelette américain *Henry*.

Janciro, frégate de guerre américaine *Colombia*.

Maldonado, plusieurs bâtiments avec bétail.

AVIS DIVERS

AVIS AL PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, in-ère dans le No. 1410 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond :

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos à arrêter le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin: il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1.er juillet 1843: le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

EN CHARGE POUR BUENOS-AYRES

LE NAVIRE NEUF PARANA.

Partira fin du mois.

S'adresser à AMAYE et MICHAUD.

AVIS.

Tous les tailleurs de la Légion Française sont invités à se présenter à l'état-major, pour former un atelier, où devront se confectionner les habillements: ils jouiront de l'exemption du service et de la double ration, les femmes des légionnaires pourront participer au bénéfice de la double ration, en prenant part au travail.

AVIS.

Hier, à sept heures du matin, a disparu une jeune négresse, âgée de 13 ans, de nation Portugaise, de taille moyenne, vêtue d'une robe foncée, et portant un grand châle. La personne qui donnera des renseignements certains ou qui la fera ramener chez ses patrons, rue de los TREINTA Y TRES, n. 15, sera bien récompensée.

DEPARTEMENT DE POLICE.

AVIS.

La nouvelle numérotation de la rue Camacua est terminée, et les habitants de cette rue sont prévenus qu'à dater d'aujourd'hui court le délai fixé pour effacer les anciens numéros.

A VENDRE.

Un magasin et boisserie pouvant servir à tout état. On donnera des facilités pour le paiement. S'adresser maison Pernin à M. Contrau.

A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote Français.

AVIS.

Le medecin soussigné, charge de l'hôpital établi par la société philanthropique des dames Orientales, aura plaisir à recevoir tous ses collègues, soit nationaux, soit étrangers, aussi bien que les chirurgiens de tous les navires de guerre, qui voudront bien visiter l'établissement qui lui est confié, depuis 10 heures et demie jusqu'à 11 heures et demie du matin, et depuis 5 heures et demie jusqu'à 6 heures et demie du soir.

Montevideo, 10 août 1843.

BERNARDO CONSTANT.

PHARMACIE DE LENOBLE.

CALLE DEL SARANDI, A COTE DU MARCHE.

On trouvera les médicaments suivants.

1.° Sirop pectoral pour le rhume;

2.° Essence de Salsepareille;

3.° Capsules gélatineuses de Copahu.

AVIS AU PUBLIC.

Les personnes qui désirent apprendre la danse, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

A AFFRETER.

Pour n'importe quel port de France.

Le navire français, neuf, "Parana", capitaine Leconte. S'adresser chez Ameye et ichaud, maison Lavallega.

AVIS.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Gielis a reprise toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Gielis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servies avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste sinè, maison Lavallega, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut

tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barbezie en face de la Police.

AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'Etat, est en vente à la librairie d'Hernandez et à la dite lithographie.

AVISO.

Se desea encontrar una casa con dos o tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurrirán a la calle de 25 de mayo núm. 67.

AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui aurait en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

AVIS.

Madame Chastlet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, et remettre à neuf les marabouts. L'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui devront pour compter billets ou à quelque titre que ce soit, au sieu. Pierre Boulicet boulanger, sont prévenues, qu'elles s'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No. 34.